

Vibrations de langue et d'encre

les carnets d'eucharis

N°32

Hiver 2012

ISSN 2116-5548

Revue numérique

●●●●●● Poésie/Littérature Photographie
Arts plastiques ●●●●●●●●●●●●●●●●

nathalieriera@live.fr

PHOTO BIOGRAPHIQUE © Nathalie Riera, 2012

(1919-1988)

□ □

"It is a song of praise in which the wound into its river runs and winding shines from time to time, dark and daylight glimmering with hints of an ever happening rime. It is a painting of the ephemeral where what we took to be water glares and in the heart of a solar mirror flares".

●●● Robert Duncan (1980)

Ken Rosenthal

...

《 NOT DARK YET 》

Seen and Not Seen - # 335-3

...

PHOTOGRAPHIE



Seen and Not Seen #335-3

<close window>

<http://www.kenrosenthal.com/>

[SOMMAIRE.....]

Photobiographique
NATHALIE RIERA

Ken Rosenthal
PHOTOGRAPHE

■■■ Thomas Brummett

DU CÔTÉ DE...

Fabrice Farre (*choix de poèmes*)

Gérard Cartier *Cabinet de société*

Philippe Delaveau *Ce que disent les vents*

R.M. RILKE *Journaux de jeunesse*

CHRISTIAN BOURGOIS EDITIONS SUSAN SONTAG *l'œuvre parle*
EDITIONS LE BRUIT DU TEMPS OSSIP MANDELSTAM *Le bruit du temps*

AUPASDULAVOIR

PIERRE AGNEL Sviatoslav Richter, un clavier de récit...

Sabine Péglion & Jacques Bret *Australie/Notes croisées*

Elisabeth and Me / ANDRE KERTESZ

■■■ Mariella Bettarini

Choix de poèmes traduits par Raymond Farina ■■■

Wallace Stevens ...Boris Pasternak

DES LECTURES

Georges Perec, *un regard en biais* par Nathalie Riera

Philippe Delaveau, *Ce que disent les vents* par Pascal Boulanger

Peter Huchel, *Jours comptés*, [Gezählte Tage] par Tristan Hordé

REVUE(S)

The Black Herald – # 2 (L'Editorial de Paul Stubbs)

Nunc – # 25 (Dossier Marcel Jousse)



Au format livre numérique/CALAMEO

<http://fr.calameo.com/read/00003707115e29ac18b6e>



choix de poèmes

FABRICE FARRE
© Photo : Domaine privé

Fabrice Farre

né le 7 novembre 1966



I - De la terrasse

En contrebas les voix plus vives
voudraient porter les particules de lumières
voler comme des vivats de lucioles dans
ce jour italien dont la connaissance noire
me laisse entrevoir le visage
de la mère de ma mère la nuit. Sur la vaste
terrasse les branches me cachent et touchent
la place basse et bruyante. Quel est le vrai :
l'obscur ou la lumière.



II - Papier

On ne défroisse pas un papier
il porte la mémoire perdue et
ses lignes toutes noires y conduisent
désormais. Elles dialoguent entre
le passé et ce qui pourrait être : on
ne défroisse jamais le regret dormant
qui d'ailleurs n'est plus un papier.

III – Jardin

Au seuil de la cabane
sur lequel je n'ai jamais posé
pied, l'ombre gagne, loin de la lune
du jour. J'aurais pu
porter ma propre ombre
sur les monticules
sillonner comme l'eau tout autour
des plants qui se sèment dans le ciel ;
je n'ai jamais été
cette ombre qui s'est vue remplacer
le pêcher de vigne, mais ce qui
fond en moi comme une couleur
qui court et ruisselle, c'est ce
que je me surprends à être, intime
en tout espace, toujours mieux que
moi-même.

IV - Café du Centre

Ici, avec le bruit des voix et ses
silhouettes passantes, la ville revenait.
C'était cette effervescence native –
parfois coriace – qui me retenait au
jour où tu m'annonçais qu'il était précieux
de perdre pour retrouver. La table
du fond était toujours là, un peu plus
nue qu'avant, amarrée à d'autres jours
plus anciens, c'est-à-dire vécus sans questions.
A remonter ainsi le fil, d'un
temps à un autre, j'ai recours à un index raisonné
pour ne pas me perdre, aujourd'hui.

FABRICE FARRE/**Choix de poèmes**

<http://fabrice.farre.over-blog.com/>

Courriel : fabrice.farre@orange.fr

Fabrice Farre est né le 7 novembre 1966, à Saint-Etienne où il est aujourd'hui fonctionnaire d'Etat. Il consacre une thèse à la poésie contemporaine (Lettres et civilisations étrangères), et traduit les poètes tels que Lorca, Montale... Ses textes paraissent pour la première fois dans l'ex-revue stéphanoise *Aires* (numéros 10 et 12) puis vingt ans plus tard dans *Incertain Regard*, numéro 0, fin 2009. On le retrouve, ensuite, sur les sites littéraires comme : *Ecrits...Vains ?*, *Francopolis*, *Les états civils* (n°8), *Libelle* (n°224), *Voxpoesi*, *Incertain Regard* (3), *SymPoésieum*, *Le capital des mots*, *Soc et foc* (Florilège 2011), *RAL,M* (77) *Soc et foc* (Florilège 2012), puis dans les revues : *Pyro* (n°26-27), *Filigranes* (80), *Microbe*(67), *Comme en poésie* (48), *Décharge* (152), *Traction-Brabant* (44), et *Delirium Tremens* (5), Pérou - Lima.

Dans son Anthologie n°6, Jacques Basse accueille l'auteur.

Prochaines parutions : *Terre à ciel*, *Microbe*, *Verso*, *7 à dire*, etc.

Il crée son propre blog <http://fabrice.farre.over-blog.com/> afin de présenter son travail et <http://lesmotsplusgrands.over-blog.com> pour accueillir ses nombreuses lectures, aussi bien françaises qu'étrangères.

ELISABETH ET MOI —
ELISABETH-AND-ME

© ANDRÉ KERTÉSZ



1/1 — ANDRÉ KERTÉSZ - 1931 *Epreuve gélatino-argentique, tirée vers 1961*

SITE :
<http://www.stephendaitergallery.com/>

Collection Sarah Morthland, New York



1/2— Budapest - 1921

ELISABETH AND ME



1/ 3— Au Café Montparnasse — 1931

Gérard Cartier



Cabinet de société

Éditions Henry / Écrits du Nord, 2011

Vignette de couverture : Isabelle Clément

Prose Poésie

(L'harmonie)

Depuis la fin de l'empire, bien avant même, depuis Hilaire de Poitiers, qui mitigeait son exil de psaumes alphabétiques, depuis Saint-Ambroise, qu'un essaim d'abeilles nourrit au berceau et qui vingt ans durant, arraché à son tribunal, en vaporisa le miel dans des hymnes cadencés, ermites et réguliers tressaient des louanges à la Trinité. Et jusqu'au revers des montagnes, seuls, loin du monde furieux, ou assemblés en rangs pressés dans la pénombre des voûtes, depuis des siècles, à l'aube, à minuit, au crépuscule, faisant de l'âme inconstante leur aventure, ils expulsaient l'air en cadence. La langue ancienne peu à peu qui se simplifiait, ils mettaient leur fantaisie à la compliquer de rythmes savants. Marbode ! Notker le Bègue !

Iste mundus furibundus fasta prestat gaudia...

[...]

Autant de fables cruelles pour la troubler là-bas, dans la vie imparfaite, chacune sur son pilier gravé de louanges, en beaux dizains de dix syllabes, pour l'honorer parfaitement : *Cette beauté qui embellit le Monde...*

GERARD CARTIER/Éditions Henry Écrits du Nord

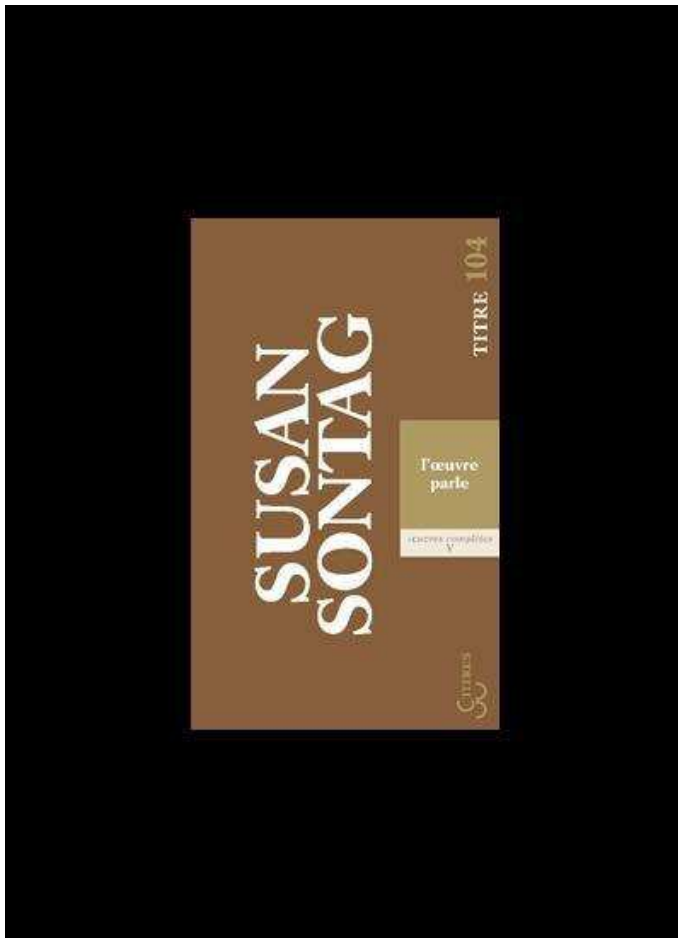
http://www.editionshenry.com/index.php?id_article=277

Susan Sontag l'œuvre parle

(CHRISTIAN BOURGOIS EDITIONS, 2010)

SUR LE SITE DE L'EDITEUR :

[HTTP://WWW.CHRISTIANBOURGOIS-EDITEUR.COM/CATALOGUE.PHP?PAGE=3&IDA=12](http://www.christianbourgois-editeur.com/catalogue.php?page=3&ida=12)



Extraits

Une œuvre d'art, en sa qualité d'œuvre d'art – n'est jamais au service d'une cause. Une sublime neutralité fut toujours le trait caractéristique des plus grands artistes. Songeons à Homère et à Shakespeare, et à toutes les générations de commentateurs et de critiques qui se sont efforcés en vain de dégager de leur œuvre des « opinions » sur la nature humaine, la morale et la société.

[...]

Maintes fois il m'est arrivé de comparer l'œuvre d'art à une nourriture de l'esprit. S'attacher à une œuvre d'art c'est en quelque façon poursuivre une expérience de détachement du monde.

[...]

Une œuvre d'art se propose de nous montrer, de nous faire comprendre quelque chose

d'unique, de singulier, non pas de formuler des idées générales ou des opinions diverses.

« A propos du style »
(p. 50, p. 54, p.56)

■ AUTRES SITES A CONSULTER :

■ Les carnets d'eucharis

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/susan-sontag/>

■ Fondation Susan Sontag

76 rue Franklin, n °3 - New York, NY 10013

<http://www.susansontag.com/index.shtml>

SUSAN SONTAG

ESSAYISTE &
ROMANCIERE
AMÉRICAINNE
(1933-2004)

<http://www.susansontag.com/>



AU PAS DU LAVOIR -----

© Photo : Nathalie Riera, un lavoire dans le village de Saorge, 2009

Pierre Agnel
SVIATOSLAV RICHTER, UN CLAVIER DE RECIT...

Sabine Péglion - Jacques Bret
AUSTRALIE/NOTES CROISEES

Bernard Vargaftig
(HOMMAGE)

Texte Pierre Agnel

Sviatoslav Richter

Les carnets d'eucharis, 2012 – N°32

Site [Les carnets d'eucharis](http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com) / <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>



Sviatoslav Richter, « un clavier de récit ... »

■ ■ ■ Face au piano : haut assis ; contre la vitre du train au dessus du rail qui emporte l'âme, haut assis.

[... Il faut attendre. Il y a un temps en vous pour chaque musique, forcer l'allure ne sert à rien...

Et puis un jour, à l'hôtel, dans le train, les premières notes d'une sonate me frappent comme un éclair... Alors je lis jusqu'au bout, je relis, je reprends ... si l'on joue tout de suite la musique profonde de la partition, son chant intérieur,

la technique vient toute seule et bien plus sûrement, bien plus légèrement que si on la travaillait à part ... Ce n'est que dans l'immédiat plaisir des sons que peut jaillir une musicalité naturelle. Il faut le savoir et avoir confiance en soi. Il ne suffit pas d'être intelligent, cultivé, savant, il faut s'abandonner à l'instinct ... Il y a trop de choses inexplicables dans la musique, trop de mystères entre les doigts et l'instrument pour que le pianiste n'accorde pas, envers et contre tous, la primauté à l'instinct ...] (1).

Marcher, nager, lutter. Ne pas être détourné de son but. Musique//Poésie. Les deux sœurs au serrement de mains infrangible. Pasternak souhaitait « être traité en frère par l'immense ciel d'été ». Richter était fidèle, à lui-même, à sa trajectoire ; depuis le début pour le timbre intérieur et autodidacte sur chaque œuvre. Rejoindre, toucher, aimer. Pour le chant de Chopin inné, et celui de Wagner reconduit au piano. Apprendre, accompagner, discerner la voix des pères – le sien en propre, puis celle du pédagogue-ami Heinrich Neuhaus (redresser les épaules, les ouvrir, et les placer haut au-dessus du clavier ; acuité, vision du paysage, prise de conscience du corps, apprivoiser le silence, être) -, voix solistes, instrumentistes, voix des compositeurs, toujours contemporaine malgré les siècles ou un jour. Chant, air, souffle. Respiration de la vie au-delà des passages obligés : conservatoire, prix, concerts, enregistrements, deux guerres, s'incliner, sourire, ... s'amuser des tracasseries, des suspicions, partir. La musique ? Jouée, écoutée, en parler est si vain. Seule la surprise compte. Ce que d'autres avaient interprété selon lui de façon accomplie, il ne s'y est pas aventuré. Honnête, pudique, vigilant. 1937. Il se lève, quitte Odessa, résolu à découvrir s'il peut devenir pianiste à Moscou.

1986. Il se lève, part cinq mois, Yamaha en « bandoulière », de Leningrad à Vladivostok, pour offrir à l'humanité évincée ce qu'elle attend : un homme dont les doigts donnent naissance à l'apaisement, la fureur, la joie, l'attente. Quatre-vingt huit notes, deux mains, une seule mémoire.

Les chroniques ne manquent pas. Sont-elles importantes ? Oui, peut-être pour la part humaine en-deçà de ce que personne ne peut saisir du son avec les mots muets, de l'élévation pour le chant de chaque mesure, de ce que la mort ne peut soustraire, vaincue par l'ineffable.

[... réunir en moi sept principes :

1. L'architecture (le plus important : construire, tendre vers le haut)
2. La peinture (la maîtrise du style, de tous les styles)
3. Le théâtre shakespearien ("le Globe", théâtre idéal)
4. La littérature (pénétrer le sens)
5. Le cinéma en noir et blanc (parce que le clavier est noir et blanc)
6. L'astronomie (à chacun sa propre lunette d'approche !)
7. Les rêves (pour que le cerveau ne s'arrête pas la nuit).] (2).



La musique est la dernière réalité avant ... Mais avant quoi ?

Avant de consentir à s'espérer soi-même en harmonie, vers la pensée d'un compositeur ? Avant la décision de vivre pleinement ce que l'on est malgré les erreurs, l'humiliation, les compromis, la solitude ? Existait-il en Richter un Jivago meurtri qui ne pouvait s'abandonner, malgré les voyages, les tournées, les invitations, le long travail quotidien vers l'instrument choisi ?

Richter approcha tous les jeux, registres, répertoires. Il fut le sotto voce initial, en triolets aux aguets, du second scherzo de Chopin, et fortissimo d'un bond hors de portée, chaleureux, effusif, mordant, acerbé, capricieux. Puis, sans crier gare, reprenant la consolation de Schubert jusqu'aux derniers instants de vie.

(Il existe égal pour l'orgue romantique un clavier de récit duquel la voix humaine s'échappe en sonorité particulière ; son timbre uni au tremblant est doux. Mais ce n'est qu'une image...)

[Quatorze ans se sont écoulés depuis la mort de Slava. L'heure et le lieu de ses derniers récitals m'empêchèrent d'être rangé dans le noir. Je ne fus pas certain de l'avoir désappris au 44, rue Hamelin. Il avançait au ralenti, comme de mémoire. Je ne le reconnus, une fois rentré chez moi, qu'aux mains, cette mélancolie du touché artisan. Le solde de ce qu'il fut paraissait un territoire contraire au mouvement initial de la septième sonate de Prokofiev. Un territoire amnistié.

Chopin : 4641. Rachmaninov : 2683. Debussy : 2444 fois ... Où est-il à présent quand le sillon redonne la vie à ses doigts luteurs ? Peut-il survivre quelque part sans la musique qu'il aimait ? Erre-t-il rue Nejnskaïa à Odessa ; la seule adresse qu'il ait retenue.], j'ai écrit cela parce que j'avais peur de le perdre.



Richter se lève, sourit
à la vie qu'il devance.
Tel - enfance retrouvée

pierre agnel.

(1). Interview 1966 propos recueillis par Maurice Fleuret - Nouvel Observateur

(2). Du côté de chez Richter - Youri Borissov - Actes Sud

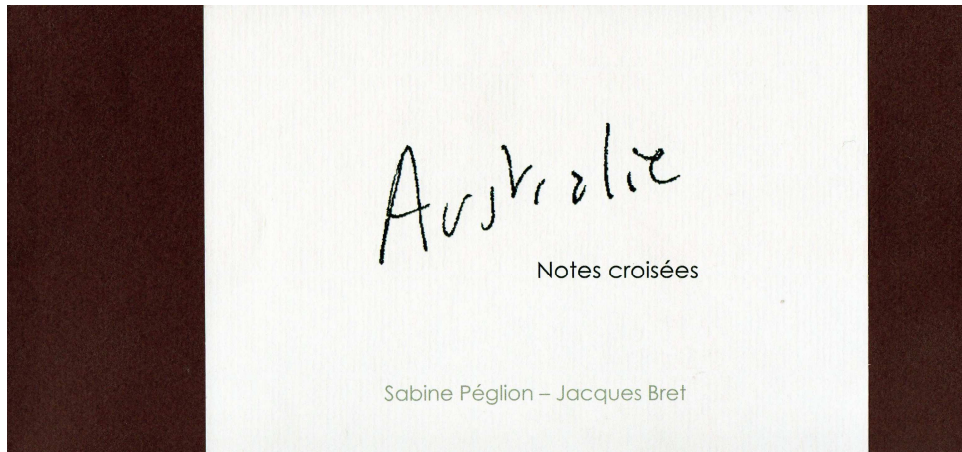
Richter, écrits, conversations

Bruno Monsaingeon (Van de Velde – Arte Editions - Actes Sud)

Richter, The Enigma, L'insoumis, Der Unbeugsame

film by Bruno Monsaingeon

Concerto à 2 voix



TEXTES Sabine Pégliion

DESSINS Jacques Bret

Australie (Notes croisées)

Les ibis au long bec recourbé
resteront sur la berge
avec les pélicans

Les chaos granitiques ... Brisbane ...
Enée portant Anchise
au jardin botanique
s'éloignent à présent
mécanique du temps

Dire encore
ce chemin que l'ont n'a pas su prendre
Là se dresse en sentinelle
le kapokier ... fleurs jaunes enserrées
cosses brunes ... s'échappent des filaments ...
si proches de ces nuages
à présent traversés ...

Bernard Vargaftig

© Les Carnets d'eucharis



HOMMAGE
(1934-2012)

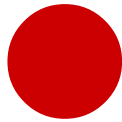
...



■ Sur le site Les Carnets d'eucharis

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2012/01/28/bernard-vargaftig.html>

© Photo : Pierre-Emmanuel Weck



OFTEN I AM PERMITTED TO RETURN TO A MEADOW as if it were a
scene made-up by the mind, that is not mine, but is a made place, that
is mine, it is so near to the heart, an eternal pasture folded in all
thought so that there is a hall therein that is a made place, created by
light wherefrom the shadows that are forms fall.

The Opening of the Field

ROBERT DUNCAN

Борис Леонидович Пастернак
BORIS PASTERNAK



[РИА Новости. РИА Новости](#) | [Купить иллюстрацию](#)

Tout ce qui était appris, réglé une fois pour toutes, tout ce qui se rapportait à la vie courante, au nid humain et à l'ordre humain, tout cela est parti en poussière avec le bouleversement de la société et sa réorganisation. Tout le quotidien a été renversé et détruit. Il n'est resté que la force inhabituelle, inappliquée, d'une certaine chaleur mise à nu, dépouillée de tout, pour laquelle il n'y a rien de changé, parce que de tout temps elle a grelotté, elle a tremblé et cherché d'instinct la plus proche à ses côtés, aussi nue, aussi seule qu'elle. Toi et moi, nous sommes comme Adam et Eve qui, aux premiers jours de la création, n'avaient rien pour se vêtir. Voici venir la fin du monde et nous n'avons guère plus de vêtements ni de foyer. Et nous sommes le dernier souvenir de tout ce qui s'est fait d'infiniment grand au monde pendant les millénaires qui se sont écoulés entre eux et nous et, en souvenir de ces merveilles disparues, nous respirons, nous aimons, nous pleurons, nous nous cramponnons l'un à l'autre, nous nous serrons l'un contre l'autre.

En face de la maison aux figures, XIII

(p.1152)

& autre extrait

(HOMMES ET POSITIONS – Esquisse autobiographique)

XI

[...]

Ma conférence se fondait sur une prise en considération de la subjectivité de nos perceptions et sur le fait qu'aux sons et aux couleurs de la nature correspond objectivement autre chose, une fluctuation d'ondes sonores et lumineuses. Le fil conducteur en était l'idée que cette subjectivité n'était pas la propriété d'un homme en particulier, mais une qualité générique supra-individuelle, qu'elle était la subjectivité de l'univers humain, de la race humaine. Je présumais dans cette conférence que, de chaque personne qui meurt, il restait une parcelle de cette subjectivité générique immortelle qui se trouve dans l'homme durant sa vie et qui le fait participer à l'histoire de l'existence humaine. Le but principal de ma conférence était d'émettre l'hypothèse que peut-être ce coin ou cette portion d'âme, spécifiquement humain et subjectif au maximum, était de toute éternité le terrain d'action et la matière de l'art ; et que, en outre, bien que l'artiste fût naturellement un mortel comme nous tous, le bonheur d'exister qu'il avait éprouvé, lui, était immortel et que, grâce à ses œuvres, d'autres pourraient l'éprouver à leur tour, cent ans plus tard, dans une sorte d'adhésion à la forme personnelle et intime de ses sensations premières.

(p.176)

... **Editions Gallimard/Quarto, 2005**



(DISCOURS DE 1936)

De la modestie et de l'audace

[...]

Camarades, il y a très longtemps, vers 1922, j'ai eu honte de la facilité sybaritique d'une victoire remportée sur l'estrade. Il suffisait d'apparaître à la tribune pour déclencher les applaudissements. J'ai senti que je me trouvais là au seuil d'une autre vie possible, dont l'éclat médiocre, faux et artificiel me répugnait, et cela m'a détourné de cette voie. J'ai vu ma mission dans le renouveau du livre de poésie, dont les pages parlent par la force de leur silence étourdissant, je me suis mis à imiter des modèles plus élevés.

Camarades, si l'on tolère cette débauche de lectures publiques, dont le côté forain se développe jusqu'à atteindre parfois la plus totale barbarie, c'est seulement parce que Maïakovski, à *cet* égard-là aussi, c'est-à-dire en tant que *présence* scénique, était d'une telle authenticité et a tant apporté qu'il a comme justifié cette pratique pour plusieurs générations à venir, et racheté les péchés de beaucoup de futurs héros du music-hall.

Discours au troisième plénum de la Direction de l'Union des Ecrivains Soviétiques à Minsk

(p.219/220)

... Editions Gallimard/Quarto, 2005

Thomas Brummett

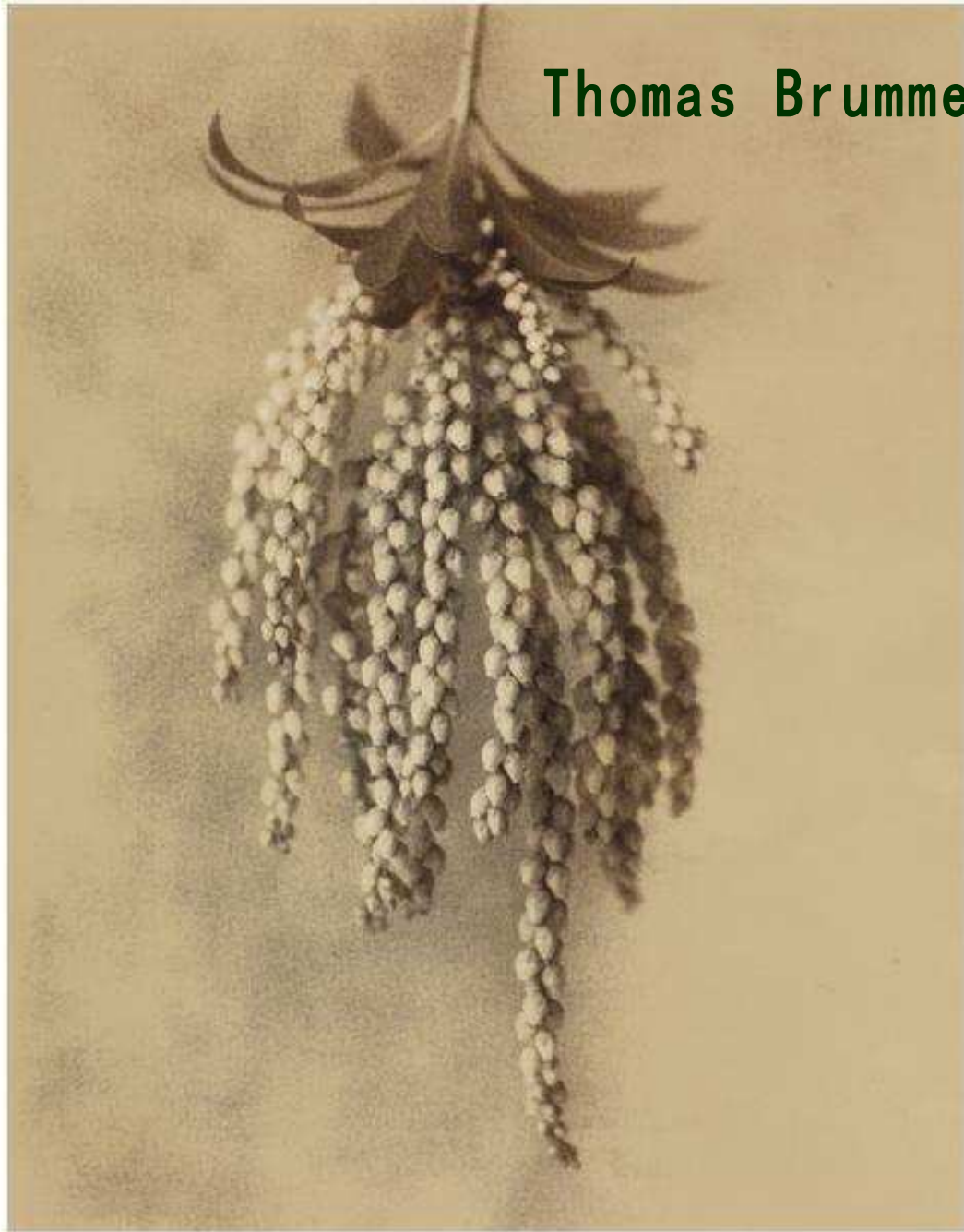


Photo Thomas Brummett

Hanging flowers

Mixed media photograph – archival pigment print

30 x 40 inches



■ Philippe Delaveau, Librairie Gallimard, 2008

PHILIPPE DELAVEAU

poèmes

Ce que disent les vents
Editions Gallimard
2011

■ Extraits des poèmes

**Le Nil
La forêt
Marcher
La pluie (II)**

■ La voix du vent là-bas,
dans ses lointains pays

LE NIL

Après avoir déployé ses anneaux dans les sables,
connu le secret des Grands Lacs - l'Afrique y pousse
vers l'autre vie la barque de ses morts -, le fleuve
atteint l'encrier du delta, peuplé de roseaux frêles,
face à l'indigo de la mer. Je suis le fleuve,
non le désordre. La progression du temps et la placidité,
non pas rien. Non pas chose inutile et vaine. Comment traduire

l'appel qui me traverse ? L'eau toujours me revient,
les larges palmes des colonnes, ciel sombre,
ciel de bleu sombre aussi ne sont pas rien. Je suis le fleuve.
Quelque chose promise, étoile de coton, fécondité,
paix magnanime sur les sables stériles, chemin stable,
signe précis, signe éternel. Je suis le fleuve.

Le secret d'où je viens, l'énigme qui me pousse, la vie
autour de moi qui fut, règne et sera, selon l'hégémonie du verbe,
le jeu libéré de mes formes, la voie qui me délivre
ne récuse le temps, l'espace ni le jour. Le soleil m'accompagne.
La mer où je vais boire achève la fusion entre les signes et les
choses.

Ma dynastie s'ébranle, j'habite l'origine, un poète
mesure l'opulence et la parcimonie de mon chant. Pose la lune
de son poème sur mon étrange solitude et le désert. J'épouse
l'aube
chaque matin. Je suis le fleuve, l'ordre, et j'ai su la beauté.

■ Ici :
la voix du vent retour d'exil

LA FORÊT

[...]

A ce concert irréfutable, j'offre le métal frêle du pupitre
et les rails d'une partition vers le haut. Forêt obscure,
hantée de voix, beau refuge. Empêtrée dans l'attente.
Flotte secrète à l'ancre des saisons.

Anéantie parfois, éveillée par la sève, revigorée par l'équipage
du printemps. La lumière se fraie
un blond passage dans la matière, les arbres grincent,
rejoignent l'altitude en gravissant l'arpège, font le gros dos
comme les chats sur le rebord du ciel
où le soleil décline après avoir vécu.

Se dressent comme nous, déchiffrent comme nous l'inaltérable
bleu. Et de leurs mains, profondément, fouillent la terre,
comme un malade en contournant des doigts le bord du matelas
cherche dans le froid du dessous, près du sommier,
un leurre à son délire.

(p.67)

MARCHER

Marcher parfois longtemps dans la prairie du vent.
Ses bottes malmènent les fleurs,
l'herbe aux rêves de voyage.

Puis le petit village près d'un bois.
L'harmonica d'une eau rapide qui se cache
pour voir le ciel et l'ombre, et les cailloux
entraînés de ferveur, sur leurs genoux qui brûlent.

Entendre alors la persuasion très tendre
et douce d'un oiseau qui solfie les mesures
d'une clairière. Deux fois peut-être. Puis se tait. Se dissout
dans la perfection pure et simple du silence.

(p.90)

LA PLUIE (II)

Maintenant dans les flaques se dilue
le dur monde ancien comme aux poils des pinceaux
la peinture collée qui se détache sous l'essence.

Debout, enfin lavé de mes refus, je m'apprête à la tâche.
Debout sur la terre lavée, Seigneur, je veux chanter
Ta gloire dans la force du vent, composer
nos hymnes parmi les pluies et la mesure, maître enfin
de mon chant dans l'assemblée des arbres et des hommes,
la fraîcheur nouvelle et l'odeur neuve du jardin,
sous l'arc dans le ciel neuf comme un luth de couleurs.

(p.113)

MARIELLA BETTARINI

© Les Carnets d'eucharis

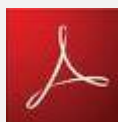


EXTRAITS

La paix/La pace
L'amour/L'amore

...

CHOIX DE POEMES
Traduits par Raymond Farina



■ Sur le site Les Carnets d'eucharis

Mariella Bettarini :

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2012/02/02/mariella-bettarini.html>

asimmetria
Editions Gazebo, 1994

blanche

légère

blanche

o toi visiteuse lasse jamais lasse de tomber
légère dentelle

givre gelé sur la tête

o toi vieille enfant qui discours en silence
qui files des fables gelant
les pointes des géraniums
des fleuves mettant des glaçons
à la queue des bergeronnettes
aux pupilles des cygnes blancs
toi grâce à qui lève le pain
qui élèves tous ces petits bonshommes hérissés
à l'air interrogateur
délivres des clameurs (muette)
me sembles silencieuse
parente de la lune
éteignant splendide les feux
toi qui n'as ni pieds (ni habits)
toi qui fais taire excites changes
resplendis effraies réjouis

neige

tu t'appelles c'est bien légèreté
on devrait t'appeler
blancheur gracieuse pureté
grâce et douleur
infiniment blanche disgrâce
sorcière aux jambes de verre

souveraine

de l'hiver et - ce matin - prodigue prodige
et funérailles des petits moineaux.

Bianca

leggera

bianca

*o tu stanca visitatrice mai stanca di cadere
leggera trina*

ghiacciata brina sul capo

*o tu vecchia bambina che discorri in silenzio
che fili fole che gelano*

le punte dei gerani

fiumi che mettono ghiaccioli

alle code delle cutrettole

alle pupille dei bianchi cigni

tu che lieviti pane

che allevi tanti piccoli ometti irti

interrogativi

che allevii dai clamori (zitta)

silenziosa mia parvente

parente della luna

splendida spegnitrice di fuochi

tu che non hai piedi (non hai vesti)

tu che zittisci accendi muti

risplendi sbigottisci rallieti

neve

tu chiami ma bene levità

dovrebbero chiamarti

candidezza nitore gratuità

grazia e dolore

bianchissima disgrazia

strega con le gambe di vetro

padrona

dell'inverno e – stamani – pròdigo prodigio

e funerale di passerotti

la scelta/la sorte
Editions gazebo, 2001

LA PAIX

**

si tu ne te soucies pas de l'alpha et n'aspirez pas
à l'oméga
 si tu couves une anxiété mais en semblant
léger - rieur
 si tu vis dans l'inquiétude
le jour et dans la quiétude la nuit
 si un conflit t'enflamme
(pourpre) et si un principe
t'éteint
 si d'une dispute tu t'inondes
mais sans paraître préoccupé
et saisi de frayeur.
 Si une dissension - un tourment
agacent sans agacer - mordent sans coup férir
peut-être que la paix va s'installer au fond de l'oeil -
à l'intérieur du corps du corps - la grande paix (oui - celle-là)
s'est déjà installée - s'installe

LA PACE

*se non curi l'alfa e non ambisci
all'omega
se covi ansia ma come
leggero – ridente
se dimori in un'inquietudine
solare e in una quiete notturna
se un conflitto t'accende
(purpureo) e un principio
ti spegne
se d'una disputa t'allaghi
ma non come preso
e in spavento
se un dissidio – un tormento
alterano senza alterare – mordono senza colpo ferire
forse la pace s'installerà nell'oculo fondo -
entro il corpo del corpo – la grande pace (sì – quella)
s'è già installata - s'installa*

L'AMOUR

**

c'est une rose des vents: depuis un centre immobile
irradient toutes (et chacune) les possibles déjections
des bouffées de vent - de la brise - des mistraux -
dispersion est le long sommeil dont les amants
dorment éternels dans leurs bras
(dans les bras des vents) portant les événements sur leurs bras
comme ces enfants que nous avons été
et que nous confions aux bras de l'amour
pour que ce soit lui qui les allaite - lui qui les endorme
(les allaite - les endorme) maintenant que les mères
sont de vieux oisillons - petits oiseaux ridés - effrayés
déchirés que nous devons bercer

c'est d'autre part (l'amour)
une large roue - une feuille ronde qui tourne comme un manège
où nous regardons étonnés le monde:
aimant est celui qui tourne dans ce joyeux panorama - qui ne change pas
d'aspect comme les lamelles
d'un kaléidoscope

c'est (l'amour) une pie en liberté
un volatile estropié
il a la forme d'une faux
(et coupe l'herbe maternelle) et la forme d'un faucon
auquel on donne (pour avoir la vie sauve) de petits miroirs
amulettes échangées

puisque l'amour
est un autre ciel où personne ne boit ni mange - personne
ne dort - personne ne reconnaît personne - les yeux
sont des instruments pour marcher - les jambes regardent - les mains
sourient - le muscle strié pense - le cerveau est sensible
à certaines musiques qui le font flotter dans l'humidité des feuillages
pendant que le cortex lance ses éclairs - fertiles omissions
rendements opulents - pauses à effrayer les oiseaux

puisque l'amour est

un toucan mécanique - un pélican gras -
un koala laconique - une petite aigrette huppée
foin
et semailles
maître farouche et affranchi solennel -
champs et encore champs d'herbe -
latence sourde et rareté aveugle - parole muette
et déambulation boiteuse - toujours
trop d'un trop - toujours "au delà"...

L'AMORE

*è una rosa dei venti : da un centro immobile
irridiano tutte (e ognuna) le possibili deiezioni
dei refoli – della brezza – dei maestrali -
disseminante è il lungo sonno per cui gli amanti
dormono perenni nelle braccia di sé
(in braccio ai venti) sostenendo eventi sulle braccia
e che diamo in braccio all'amore
perché li allatti lui – perché li addorma
(li allati – li addorma) ora che le madri
sono vecchi spaventati – uccellini rugosi – dimidiati
nidiacei da noi cullare*

*è poi (l'amore)
una larga ruota – una foglia rotonda che gira come giostra
dove stiamo il mondo a rimimare :
amante è colui che gira il lieto panorama – che ne muta
il sembiante come vetrini
d'un caleidoscopio*

*è (l'amore) una gazza libera
un attratto volatile
ha una forma di falce
(e sega tutta l'erba materna) e una forma di falco
cui donare (per la vita salvata) specchietti -
amuleti da scambio*

*poiché l'amore
è un altro cielo dove nessuno mangia e beve – nessuno
dorme – nessuno riconosce nessuno – gli occhi
sono strumenti per camminare – le gambe guardano – le mani
sorriscono – il muscolo striato pensa – il cervello avverte
certe musiche che lo fanno galleggiare nell'umido del fogliame
mentre la corteccia manda lampi – omissioni feraci*

opulente rese – pause da spaventare gli uccelli

poiché l'amore è
un tucano meccanico – un pellicano grasso -
un koala laconico – una garzetta col ciuffo
fieno

e seminazione
bieco padrone e solenne liberto -
campi e poi campi d'erba -
latenza sorda e cieca rarità – muto loquire
e deambulare zoppo – sempre
troppo d'un troppo – sempre « in là »...

Traduit de l'italien par Raymond Farina



Mariella Bettarini est née en 1942 à Florence, où elle vit et travaille. Collaborant à des revues et des journaux, elle participe au débat culturel sur le rapport de la culture à la société. Elle est l'auteur de nombreux recueils publiés et traduits dans plusieurs langues, ainsi que d'ouvrages en prose :

"Storie d'Ortensia" (Ed.delle Donne,Rome,1978), "Psycographia" (Gammalibri, Milan, 1982), "Amorosa persona" (Gazebo, Florence,1989, Lettera agli alberi. (Lietocolle,Faloppio,1997), "L'albero che faceva l'uva" (Gazebo, Florence, 2000) et de plusieurs essais parmi lesquels figurent "Pasolini tra la cultura e le culture"(Gammalibri,Milan,1976),"Donne e poesia" in "Poesia femminista italiana"(Savelli, Roma,1978),"Felice di essere"(Gammalibri,Milan,1978) et "Chi è il poeta?" (en collaboration avec Silvia Batisti,Gammalibri, Milan 1980).

Elle est rédactrice en chef de la revue florentine *L'area di broca*.

■ **Site officiel de Mariella Bettarini**

<http://www.mariellabettarini.it/>



Wallace Stevens

Poète américain
(1879-1955)

■ **LIEN :** <http://librairielanerthe.blogspot.com/2011/03/wallace-stevens-paraitre-en-juin-2011.html>

■ ■ ■ **Wallace Stevens** est né à Reading, Pennsylvanie, le 2 octobre 1879 dans une famille de fermiers prospères, de souche hollandaise et presbytériens, fait ses études de droit à New York, se marie (il aura une fille), s'établit à Hartford, Connecticut, en 1916, entre à la Hartford Accident and Indemnity Company - où il se spécialise dans l'assurance des bestiaux -, en devient vice-président en 1934. Il meurt le 2 août 1955... **EDITIONS JOSE CORTI :** <http://www.jose-corti.fr/auteursetrangers/stevens.html>

■ **POETRY FOUNDATION:** <http://www.poetryfoundation.org/bio/wallace-stevens>

FEMME REGARDANT UN VASE DE FLEURS

C'était comme si le tonnerre prenait forme sur
Le piano, cette fois : les fois où les grandeurs
Rudimentaires et jalouses du soleil et du ciel
Se dispersèrent dans le jardin, comme
Le vent se dissout en oiseaux,
Les nuages deviennent des filles à nattes.
C'était comme la mer à nouveau régurgitée
Dans le vent d'est martelant les volets la nuit.

Ulule en elle, petite chouette, comment
L'azur insondable se distingua
Dans la feuille et le bourgeon et comment le rouge,
Effleuré en éclats, en points d'air,
Devint – comment le rouge central, essentiel
Echappa à son ample abstraction, devint,
D'abord, l'été, puis une saison infime,
Puis les flancs de pêches, de poires bistrées.

Ulule comment ces coloris inhumains tombèrent
Dans un endroit près d'elle, où elle se trouvait,
Telles des conciliations humaines, un acte,
Une affirmation libre de tout doute.
L'uniformité rudimentaire et jalouse
Devint la forme et le parfum des choses
Sans clairvoyance, tout près d'elle.

----- (P.70)

PARTIES D'UN MONDE

Wallace STEVENS

La Nerthe Editions, 2011

Textes traduits et présentés par Thierry Gillyboeuf
Collection classique sous la direction de Philippe Blanchon

<http://librairielanerthe.blogspot.com/2011/03/wallace-stevens-paraitre-en-juin-2011.html>

Wallace Stevens

Parties d'un Monde



LA NERTHE
éditions

■ <http://librairielanerthe.blogspot.com/>

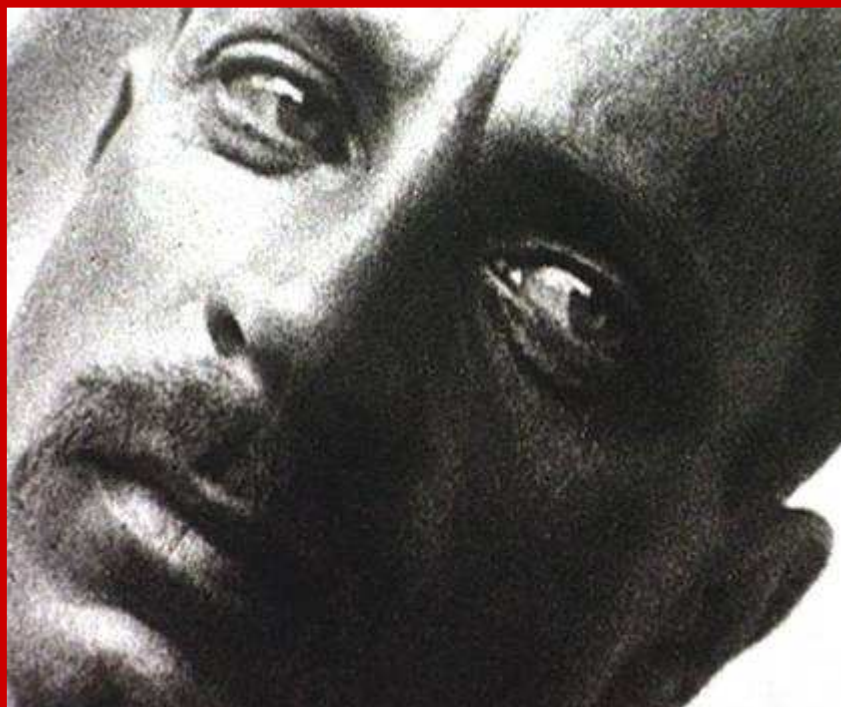
La Nerthe est une maison d'édition qui a pour vocation de publier des textes inédits ou rares tant français qu'étrangers (américains, espagnols et italiens) mais aussi des coéditions pour des livres d'art ou des ouvrages d'auteurs contemporains. Diffusion-Distribution Belles Lettres.



et ligne après ligne / and line after line

Du côté de chez...

Rainer Maria Rilke



« Journaux de jeunesse »

Traduction de Philippe Jaccottet
Editions du Seuil, 1991

Extrait

[JOURNAUX DE JEUNESSE]

JOURNAL FLORENTIN

[...]

Tes cordes sont généreuses : et si loin que j'aïlle – *tu te retrouves sans cesse devant moi*. Mes combats te sont devenus depuis longtemps des victoires, c'est pourquoi il m'arrive d'être si petit devant toi ; mais mes nouvelles victoires t'appartiennent, et j'ai le droit de t'en faire cadeau. Au bout d'une longue route passant par l'Italie, j'ai atteint le sommet que représente ce livre. Tu l'as atteint d'un coup d'aile, en quelques heures, tu t'es tenue sur la cime la plus limpide avant même que je n'aie terminé l'ascension. J'étais haut, mais encore dans les nuages ; tu attendais au-dessus d'eux dans la lumière éternelle. Accueille-moi, aimée.

Reste à jamais ainsi en avant de moi, ô chère, unique et sainte. Laissons nous monter ensemble – comme vers le grand astre, nous appuyant l'un sur l'autre, nous délassant l'un et l'autre. Et s'il me faut un jour, pour un temps, détacher mon bras de ton épaule, je ne craindrai rien : tu seras au sommet suivant pour accueillir en souriant le fatigué. Tu n'es pas un but pour moi, mais mille buts. Tu es tout, et je te sais en tout ; et je suis tout, et je t'apporte tout en venant au-devant de toi.

[...]

(p.95)

Rainer Maria Rilke

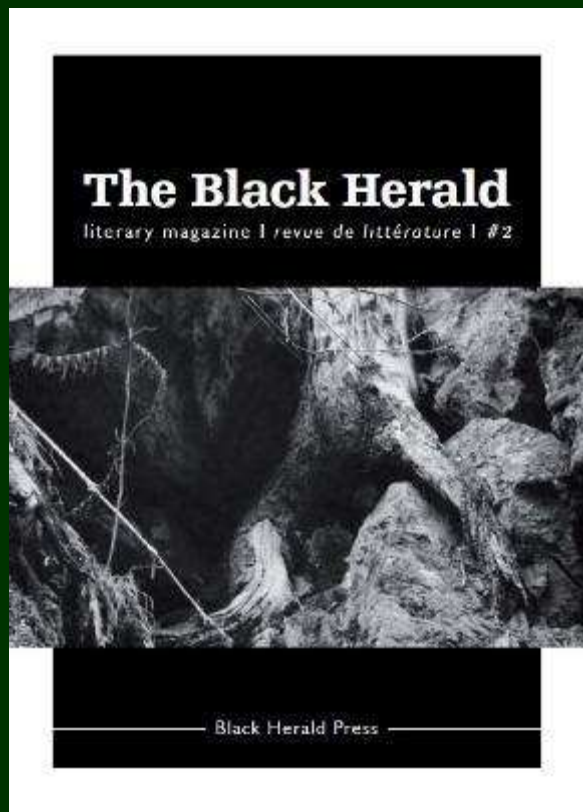


Journaux de jeunesse (1991)

Editions du Seuil

<http://www.seuil.com/livre-9782020109413.htm>

REVUE



Texte éditorial
Paul Stubbs
(traduit de l'anglais par Blandine Longre)

EDITORIAL NUMERO 2

Dans un récent essai, « Mirage de l'évolution poétique en Grande-Bretagne depuis Eliot », j'écrivais :
« À l'instar de n'importe quel autre animal, le poète du XXI^e siècle sera seulement assujéti à s'adapter sans relâche à son propre environnement biologique, à créer une poésie dont l'imaginaire devra s'acharner à affecter réellement l'équilibre planétaire (...) Aujourd'hui, que doit être la plume du poète, sinon l'aiguille du sismographe enregistrant et traçant sur la page les secousses polysémiques de l'esprit moderne ? »

The Black Herald # 2, Septembre 2011

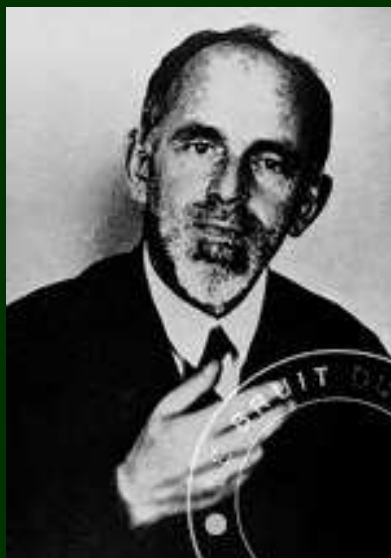
TELECHARGER



THE BLACK HERALD

<http://blackheraldpress.wordpress.com/magazine/the-black-herald-issue-2/editorial-issue-2/>

VIENT DE PARAITRE



Ossip Mandelstam, en 1927
© photo : Moissej Nappelbaum

Le Bruit du temps

Ossip Mandelstam

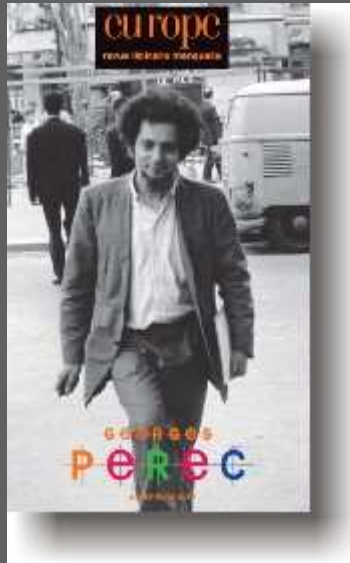
Editions Le Bruit du Temps, 2012

*« Je n'ai pas envie de parler de moi,
mais d'épier les pas du siècle,
le bruit et la germination du temps... »*

■ LIEN : <http://www.lebruitdutemps.fr/livres/Le%20Bruit%20du%20temps/LeBruitdutemps.htm>

Une lecture de Nathalie Riera

GEORGES PEREC



Revue Europe

Janvier & février, 2012 - N° 993-994

GEORGES PEREC, « UN REGARD EN BIAIS »

« Les textes de Perec ouvrent une partie de mon inconscient (c'est pour moi le signe distinctif de la grande littérature), à l'inverse de la plupart des livres vantés par les médias et qui, eux, le bloquent, ne sachant jouer que sur l'obsession, la peur, la rage et autres rétrécissements internes ». (« La vengeance de Perec », Pierre Furlan, p.158)

Trente ans après la disparition de *l'écrivain oulipien* « à 97 % », quelles sont la place et l'importance de son œuvre aujourd'hui, dans le paysage littéraire ? Claude Burgelin, qui répond aux questions de Jean-Pierre Martin, se réjouit « de voir qu'il continue à incarner une image amicale, démocratique (je veux dire : non élitiste) de l'écrivain, celui qui ouvre large les portes de son atelier et laisse entendre que le langage est à tous, que regarder de tous ses yeux est à la portée de chacun, qu'une simple énumération peut mener à l'intelligence de la littérature et du monde ».

Perec s'implique dans la masse du quotidien. Avec son premier livre « Les Choses » (1965), « chronique des années 60 » selon Gianni Celati, ce n'est pas l'intériorité de l'homme ou la psychologie du personnage qui charrie l'écriture, mais plutôt l'ouverture vers l'extériorité. Sur ce sujet, Celati précise : « Cette ouverture de champ est la question centrale de Perec. Il s'agit d'aller vers les choses et de les interroger, d'accumuler des descriptions de leurs caractéristiques. Dans ses textes tout devient important : les meubles, les ustensiles, les espaces, les catalogues de vente par correspondance, les emprunts faits à d'autres auteurs, une collection de cartes postales, un inventaire des aliments consommés au cours d'une année, ou des notes comme celles qui forment le cahier des charges de *La Vie mode d'emploi* et qui peuvent concerner tout ce qui tombe entre les mains, d'un bouquet de tubéreuses à une carte du Massachusetts, pour entrer ensuite mot pour mot dans les scènes du livre. L'idée est celle d'un magasin où même les objets immatériels, les souvenirs, les pensées et les rêves sont traités comme des choses matérielles, dans l'extériorité de tout ». Citant l'écrivain et urbaniste Paul Virilio, c'est aussi « une façon de créer une mémoire du monde ».

L'extériorité et sa multitude de choses et d'objets, d'éléments sériels, invite à une manœuvre d'écriture dont le souci chez Perec est : non pas analyser, mais décrire, énumérer ce qui habite notre quotidien, ce « night-and-day de la vie de masse », « espace multiforme » qu'on ne se donne jamais vraiment la peine d'observer, la banalité étant toujours considérée comme désuète et sans intérêt. Mais de quelle quotidienneté est-il question ? si ce n'est « la quotidienneté inaperçue » qu'il s'agit de vraiment apercevoir, découvrir, voire même surprendre. Dominique Rabaté rappelle ce que tout projet de livre chez Perec signifie, celui « de rompre un aveuglement », et en mémoire de l'écrivain, ce beau portrait de « l'usager de l'espace » : « un individu parmi d'autres qui changent de lieux, qui rêvent d'une impossible patrie, et voyagent de signes en signes. Lui le fait par l'écriture qui est peut-être la meilleure inscription possible, dans un espace à la fois mental et matériel ».

Maryline Heck re-convoque l'origine du mot « l'infra-ordinaire » (inventé par Paul Virilio) : « description de ce *bruit de fond* de nos existences, habituellement passé sous silence » ; l'infra-ordinaire chez Perec : « Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ? ».

Observateur des « réalités silencieuses », Georges Perec est ce peintre du quotidien, dans son ingéniosité d'inventorier et d'inventer.

© Nathalie Riera

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2012/01/18/revue-europe-georges-perec-georgesperec-un-regard-en-biais.html>

■ Imprimer PDF



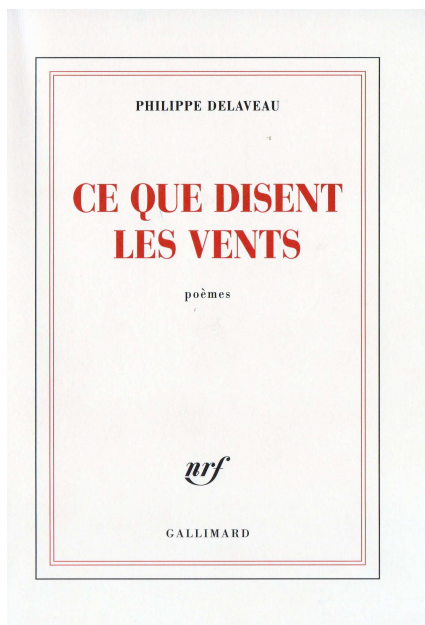
Nathalie Riera_Georges Perec, *un regard en biais*_Les carnets d'eucharis, 2012.pdf

Une lecture de Pascal Boulanger

PHILIPPE DELAVEAU

Ce que disent les vents

Editions Gallimard, 2011



La publication, en 1989, du premier recueil poétique de Philippe Delaveau : *Eucharis*, avait suscité de vifs débats entre les partisans du formalisme et les défenseurs du lyrisme. Mais face à ce clivage trop scolaire pour être pertinent, ce poète singulier ne s'interdit rien, ni visions, ni célébrations. Il rêvait de devenir compositeur de musique, il est un des poètes les plus singuliers de notre époque. En refusant le tarissement du chant, sa poésie fonctionne par vibration et rayonnement. Elle travaille la nappe lumineuse du temps sensible et c'est dans l'accueil qu'elle prend sa source.

Une main qui soulève un rideau - un jour de pluie - l'automne qui bouscule les arbres d'une ville, du linge aux fenêtres de Naples, le vent qui joue du couteau et blesse un passant, le tramway de Lisbonne planant au-dessus de la mer... Tout règne *comme au premier matin*. Chacun des poèmes de ce recueil est marqué par de grands voyages et par l'appel du réel. Tous, en surmontant les

intrigues d'un monde désacralisé, renvoient aussi bien aux leçons d'agonie qu'à la gloire vibrante et fragile du jour. Une poétique de la relation prend toujours un risque, celui de s'ouvrir au plus haut afin que nos sensations de lecture résonnent dans la durée. Même s'il sait que *la mort se glisse dans nos voix*, Delaveau est à l'écoute des moindres détails qui vibrent dans le dedans et le dehors de l'existence.

« *le corps pesant nous ramène à la terre. A la poussière. / Au chant terrible du silence et des cyprès. Quenouilles / sans objet, doigt d'ange, aiguille tutoyant l'invisible* ». La célébration fait du moindre fragment de l'univers un éveil au sens. A travers un vers ample et un souffle attentif aux moindres variations des paysages et des visages, cette poésie fonde un acquiescement dans l'énumération et dans l'exaltation qui sont un hommage à la beauté des choses.

© Pascal Boulanger

Une lecture de Tristan Hordé

PETER HUCHEL



Jours comptés, [Gezählte Tage]

Edition bilingue

Traduit de l'allemand par Maryse Jacob & Arnaud Villani

Atelier la Feugraie, 2011

L'Atelier La Feugraie contribue avec son "Domaine étranger" à faire connaître, notamment, la poésie contemporaine de langue allemande peu connue en France, Johannes Bobrowski, Alfred Kolleritsch, Peter Nim, Ernst Meister, Joachim Sartorius, De Peter Hucher (1903-1981), *Chaussées chaussées* (2009) et *Jours comptés* (2011) ont été traduits, avec une présentation, par Maryse Jacob et Arnaud Villani : quand on se reporte à l'original en regard du texte français, on comprend combien la restitution est heureuse.

Il est peu de pages, dans les cinq ensembles du livre (le second s'ouvre sur un poème qui donne le titre, "Jours comptés"), sans la présence de la nature, qu'il s'agisse d'animaux ou de ce qui constitue les paysages. Quand on dresse une liste, on compte des animaux domestiques, avec une prédominance du cheval — qui permet de partir —, beaucoup d'oiseaux (merle, corneille, hirondelle, choucas, etc.), des mammifères, des poissons, et même des araignées. Il ne s'agit pas de poésie animalière, chacun est là pour le rôle qui lui est attribué, grues qui vont "ailleurs", merle ou coqs morts, coquillage silencieux, etc. De manière analogue les éléments naturels, comme la végétation, très abondante, s'ils caractérisent une région sont aussi un support pour évoquer des sentiments, des émotions. Ce sont les arbres des régions continentales, plutôt froides, qui prédominent, notamment l'aulne et le saule, arbres de rivières et d'étangs qu'accompagnent joncs et roseaux, brouillard et pluie, nuit et neige avec les « pinces » du gel. Ils occupent beaucoup de place, s'opposant à l'olivier et à son feuillage d'« argent gris » (p. 47) ; à la lumière méridionale répondent le brouillard, la brume et :

les Mères saules du pays wende
les vieilles verruqueuses
à la poitrine béante
au bord des eaux fermées
ces étangs à l'œil sombre (p. 47)

L'opposition n'est pourtant pas au bénéfice des pays du Sud — l'Italie napolitaine, Venise — qui seraient préférés aux régions à l'apparence hostile qui, elles, portent le passé du narrateur ; des "Mères saules" symbolisant le pays entier, Huchel écrit : « leurs pieds s'enfoncent dans la terre / qui est ma mémoire » (p. 47). Quant à la relation à l'Italie, elle est ambiguë ; ce peut être un heureux lieu d'échanges où « les couleurs / [...] rappellent / une conversation » ; mais ici on regarde les « bateaux rouillés », là, à midi, « tout pâlit dans la lumière et la chaleur » (p. 38), et l'on voit alors « l'ocre grossier des murs / la mousse desséchée [...] / la verdure clairsemée », etc. (p. 38). Au delà de la différence ombre - lumière, il y a partout un monde qui se défait, dans le silence et la violence, violence de la guerre qui laisse partout des traces. C'est l'hiver et le froid pour des prisonniers « dans leurs manteaux de drap mince effilochés » (p. 65) — Huchel a été prisonnier en Russie ; c'est l'évocation « des morts dans leurs capotes durcies par le froid », (p. 67), de leur « peau bleuie » (p. 69) ; ce sont les caves grises, les gravats partout, le sombre envahissant, le froid du ghetto de Varsovie, et « nul ne vient » (p. 41). Ce sont les bottes et « la nasse de barbelés » (p. 13) avec la figure d'Ophélie dans le poème d'ouverture du livre ; le récit commencé ailleurs s'achève ici dans la boue, « plus tard, au matin » comme l'indique le premier vers.

Plus largement, la présence quotidienne de la mort s'impose ; c'est le merle mort, la poule d'eau, ou les coqs « tête en bas » que le narrateur refuse d'acheter au marché mais il retrouve un peu plus loin « la dentelure des rochers à crête de coq » (p. 43). Les allusions à l'Ancien Testament — l'égorgement du bélier — ou les souvenirs littéraires peuvent eux aussi se rapporter à la mort, ainsi "La vipère" renvoie à un poème de Pouchkine sur le cheval d'Oleg. Ajoutons la fréquence de mots qui, dans le contexte, connotent la mort, *sombre, ombre, nuit, noir, vide, froid* — jusqu'au bel oxymore « les ténèbres blanches du ciel » (p. 133).

À ce motif insistant sont liés dans *Jours comptés* ceux de la perte et de la solitude. Mais l'accent mis sur ces seules thématiques donnerait seulement l'idée d'un univers poétique fort sombre alors qu'un autre aspect pourtant retient : cet univers semble souvent à côté de celui où nous vivons, avec des questions sans réponse (« Qui a installé les ténèbres ? », p. 55), des saltimbanques frères de ceux d'Apollinaire qui laissent un masque accroché à des buissons et disparaissent, des personnages venus de nulle part (« d'un trou de la route », p. 71) qui portent des poissons et des rats morts et partent on ne sait où, un autre s'enfonce dans la terre... Le glissement du réel à l'imaginaire, le mélange entre rêve et mythologie ou faits de l'antiquité, l'évocation des temps de la Syrie ancienne, etc., créent un monde proche du fantastique. Il y a, certes, à vivre la solitude et il faut savoir que l'empreinte que chacun laisse sera vite « comblée par la glace de l'hiver » (p. 57). Cependant, il ne faut pas oublier non plus qu'« au creux glacé des [nos] années », au « bois dur et craquelé de la solitude », s'oppose « dans la pluie tiède d'avril [...] les graines huileuses / des bourgeons [des marronniers] » (p. 135).

Peter Huchel ne dispense évidemment pas de leçon, il dit fermement, dans une langue sans effets, que la nuit peut venir dans toute société, qu'il arrive que « le soleil décline vers les Enfers » (p. 117) et qu'il est nécessaire, comme le cingle plongeur, d'aller chercher ses mots dans les profondeurs, dans l'obscur surtout « quand un souffle glacé / balaie l'aire des mots » (p. 147). Quand on lit dans *Jours comptés* des poèmes de circonstance (Huchel a aussi vécu dans l'ancienne RDA), les circonstances n'épuisent pas le sens. Le dernier poème du livre, "Le tribunal", revendique sans mots inutiles le droit de penser contre le « droit du plus fort » :

Pas venu au monde
pour vivre sous l'aile du pouvoir
j'optai pour l'innocence du coupable.

© Tristan Hordé

■ LITTÉRATURE DE PARTOUT (Tristan Hordé)

<http://litteraturedepartout.hautetfort.com/archive/2011/07/30/peter-huchel-jours-comptes-traduction-m-jacob-a-villani.html>

NUNC

Dossier Marcel Jousse – # 25

Revue NUNC

Réginald Gaillard

Éditions de Corlevour

rue Alphonse-Hottet, 26 – B-1050 Bruxelles

T é l : 0032 473 89 84 01 / 06 64 93 21 23

Courriel : ReginaldGaillard@aol.com

<http://www.corlevour.fr/>



« Introduction au dossier Marcel Jousse »

par Franck Damour

<http://www.corlevour.fr/spip.php?article706>

« Il faut une force scientifique pour remettre la vie dans cela et opérer une sorte de transfusion de sang, c'est-à-dire qu'il faut mettre dans le livre de la vie. »

Marcel Jousse

■ LIEN : <http://www.corlevour.fr/>



les carnets d'eucharis

N°32

HIVER 2012

© Choix des
textes & photos &

conception du carnet
par **Nathalie Riera**

[Revue numérique
gratuite]

© **NATHALIE RIERA** - « Photobiographique », 2012

LES CARNETS D'EUCCHARIS

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/> nathalieriera@live.fr

Les Carnets d'eucharis sont un espace numérique sans but lucratif, à vocation de circulation et de valorisation de la poésie, la photographie & des arts plastiques